Document généré le 11 oct. 2024 22:16

ETC

Pigeons International : Paula de Vasconcelos

Jacques Bélanger

Numéro 24, novembre 1993, février 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36130ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bélanger, J. (1993). *Pigeons International* : Paula de Vasconcelos. *ETC*, (24), 33–37.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PIGEONS INTERNATIONAL*
PAULA DE VASCONCELOS

Un jour, je regardais des pigeons dans la rue, puis je me disais que le statut de l'artiste était à peu près équivalent au statut d'un pigeon; on les aime, on les trouve un peu sales. Je me disais : « on est un gang de pigeons ». Et Paul-Antoine a dit : « on va y mettre un peu de souffle, on va dire international ». Paula de Vasconcelos

D'origine portugaise, Paula de Vasconcelos ressent le besoin de faire un théâtre qui rallie les différentes réalités culturelles de Montréal. Elle espère un théâtre qui parle plusieurs langues mais, surtout, elle invente un théâtre qui danse.

Jacques Bélanger : Pigeons International, *ça commence comment, avec qui et pourquoi ?*

Paula de Vasconcelos : Ça a commencé en 1987 avec Paul-Antoine Taillefer. Nous étions tous les deux issus du milieu de la danse et du théâtre. Alors, on avait vraiment le même goût d'un théâtre qui bouge. Nous avons réuni un groupe de comédiens pour présenter notre premier spectacle qui était : *Du sang sur le cou du chat*. Incroyablement, le show a été un gros succès. Six ans plus tard, il est encore en demande, c'est un peu fou comme histoire.

J. B. : *Quel genre d'études faisais-tu ?*

P. d. V. : C'était une maîtrise-création en Art dramatique. Je faisais la mise en scène d'un spectacle qui s'appelle *Le Cri*, une adaptation du *Woyzeck* de Georg Büchner. Je travaillais à partir d'une série de toiles, *La frise de la vie*, du peintre expressionniste Edvard Munch.

J. B. : *As-tu l'impression qu'on a besoin des autres formes d'art pour nourrir sa propre discipline artistique ?*

P. d. V. : Oui, tout à fait, ça m'influence beaucoup, des fois très consciemment et des fois inconsciemment. Lire un roman, ça peut complètement orienter mes préoccupations artistiques pendant deux ou trois ans. Voir un spectacle de danse, une sculpture qui m'émeut, tout ça, je sais que c'est très important. Les voyages, les expériences humaines sont capitales, pouvoir un peu se laisser le temps de vivre, ça aussi *(sourire)*...

J. B. : *Comment vois-tu ton travail de metteure en scène ?*

P. d. V. : L'idéal, pour moi, c'est de laisser un spectacle mûrir longtemps dans ma tête, d'y réfléchir de manière pas du tout organisée et de le monter après deux ou trois ans. Une fois que je décide de le monter, je répète beaucoup, trois mois pour moi, c'est vraiment le minimum, à cause de la dimension chorégraphique de nos spectacles. Je ne travaille pas nécessairement avec des danseurs, même si certains d'entre eux ont beaucoup d'entraînement. Alors, il faut vraiment prendre le temps de répéter pour qu'ils se sentent à l'aise. Je me rends compte aussi que j'aime travailler avec les mêmes comédiens. Je trouve que ça paraît quand on travaille longtemps avec quelqu'un, il y a une espèce de vocabulaire qui s'installe entre nous. Je ne suis presque pas obligée d'expliquer, ils ressentent intuitivement ce que je recherche, puis moi je sens intuitivement ce qu'ils aiment faire et où sont leurs forces.

J. B. : *Est-ce que ce serait préférable qu'ils aient une expérience en danse ?*

P. d. V. : Non, je pense que c'est équivalent. Pour moi un bon spectacle, c'est quand tous les éléments sont tellement intégrés que si tu en enlèves un, ça gâche tout. Si tu enlèves la scénographie puis que le spectacle est aussi bon, c'est qu'elle n'était pas vraiment nécessaire. L'idéal, c'est de créer un spectacle où tu sens que tous les éléments ont besoin l'un de l'autre pour vivre. Si tu enlèves une comédienne dans telle scène, c'est une catastrophe, parce que ça prend vraiment cette comédienne-là, parce qu'elle était géniale dans ce rôle-là. C'est un amalgame de toutes sortes d'éléments qui deviennent d'une importance extrême mais jamais tellement dominante.

J. B. : *Et l'aspect visuel ?*

P. d. V. : C'est très important pour moi de faire des spectacles qui soient beaux. Il y a beaucoup de gens qui méprisent ça. Comme si la beauté était quelque chose de faible. Moi, je trouve que la beauté est quelque chose de très complexe. Une image est belle seulement quand elle capte une essence, l'essentiel d'une personne ou d'une situation. Un exemple extraordinaire : devant le *David* de Michel-Ange, on est ébloui parce qu'on dirait qu'il a capté l'essence de l'humanité. Ce n'est pas nécessairement parce que c'est le plus bel homme qui ne soit jamais venu au monde, mais il a capté quelque chose de tellement fort à propos de l'humanité, que ça nous étourdit. Je suis à la recherche de la beauté dans ce sens-là. Si j'ai un monologue où une femme est assise sur une chaise, qu'on sente que cette femme-là, assise sur cette chaise-là, ça ne peut pas être plus beau. C'est-à-dire que ça capte l'essence de : « une femme seule sur une chaise ». C'est un peu difficile à expliquer, mais je travaille fort à créer des images éloquentes à ce niveau-là...

J. B. : *Comment se situe* Pigeons International *dans le milieu théâtral. Est-ce que vous vous sentez différents ?*

P. d. V. : Je ne sais pas, je ne me suis jamais posée la question. Je fais de la recherche en théâtre parce que je suis à la recherche de quelque chose que je vois rarement,

Perdus dans les coquelicots de *Pigeons International*. Comédienne : Leni Parker. Photo : Paul-Antoine Taillefer

cette espèce de mélange entre la danse et le théâtre. Il y a des compagnies de danse qui incorporent plus de théâtralité dans leurs spectacles, je pense que ça intéresse beaucoup de gens. Moi, ça me passionne. À cause de ça, je me différencie des compagnies qui sont plus traditionnelles.

J. B. : *Avez-vous un mandat précis ?*

P. d. V. : Oui, c'est de faire un théâtre de recherche qui essaie de joindre théâtre et danse. C'est aussi de faire un théâtre multiculturel, qui reflète une société hétérogène. On essaie d'inclure des comédiens d'origines différentes ou d'incorporer des langues différentes. C'est directement relié au fait que moi, je viens d'ailleurs. Au début, quand on faisait nos spectacles en français et en anglais, c'était très controversé. Il y avait des gens qui trouvaient ça épouvantable. Ils disaient qu'on trahissait le Québec. Maintenant ils sont plus ouverts, mais je trouve quand même que la société multiculturelle qui compose la ville de Montréal n'est pas assez reflétée dans notre art.

J. B. : *C'est important l'aspect culturel, international ?*

P. d. V. : Oui, absolument, j'adore Montréal, j'aime vivre ici mais je ne me sens pas très patriote dans le sens : « moi le Québec, moi le Canada ». Je suis citoyenne du monde. J'ai envie de faire un théâtre qui reflète le monde, l'univers *(rires)*...

J. B. : *Le fait de faire un théâtre multiculturel vous oblige-t-il à faire des choix artistiques précis ?*

P. d. V. : Oui, il oriente mes choix de textes. J'évite toujours des textes qui parlent d'une société précise, ancrée dans un temps précis. Je n'ai pas tellement envie de parler d'une société en particulier. Alors, tout le domaine du théâtre réaliste est exclu pour moi, parce qu'il est très ancré dans une réalité sociale précise.

« Qui dit quoi et pourquoi ce qu'ils disent »

J. B. : *Tu as écrit* Le Réverbère *et* Perdus dans les coquelicots, *quel rapport as-tu avec l'écriture ?*

P. d. V. : Je n'en ai aucune idée... C'est drôle, *Le Réverbère* je l'ai écrit, pouf, comme ça... Je suis très impulsive; pour cette production, j'avais une idée de spectacle et je me suis dit que j'allais l'écrire parce que je ne voyais pas comment je pouvais faire autrement. Pour *Les coquelicots*, c'était vraiment une collaboration entre les comédiens et moi. J'ai établi une structure de spectacle, j'ai trouvé les personnages, j'ai fait une recherche sur les thèmes dont je voulais parler, puis je suis arrivée avec ce squelette-là aux comédiens. À partir de là, on a fait un atelier de trois semaines où on a improvisé tous les jours. Le texte s'est écrit à partir des improvisations des comédiens. J'avoue que j'ai trouvé passionnant de créer un tel spectacle.

J. B. : *C'était un risque ?*

P. d. V. : Oui c'était un risque, mais ça a vraiment très bien marché. Tous ensemble, nous avons créé le spectacle, ce qui était génial, parce que tous les comédiens avaient le spectacle dans la tête. Il n'y avait pas juste le metteur en scène qui était au courant de « qui dit quoi et pourquoi ce qu'ils disent », tout le monde a vu la naissance des personnages et des scènes, donc tout le monde portait le spectacle au complet dans sa tête. J'ai trouvé ça fantastique.

J. B. : *D'où t'est venue l'idée de* Perdus dans les coquelicots ?

P. d. V. : Je voulais faire un spectacle sur la décadence. Je venais de lire un roman qui m'a énormément inspiré : *La montagne magique* de Thomas Mann. Il y a deux personnages de ce roman qui m'ont vraiment inspirée : le fils et le grand oncle... C'est aussi un spectacle sur la vie, le cycle de la vie... Tu sais la puissance de ce cycle-là, la vie et la mort. Je ne m'y attendais pas du tout, mais pendant que je créais le spectacle, je suis tombée enceinte, alors je pense qu'inconsciemment, c'est comme si ma petite fille me disait : « je m'en viens ». Il a fallu que j'en parle... Ce n'était pas du tout prévu mais c'est ainsi que ça s'est passé *(rires)*...

J. B. : *Comment qualifies-tu la décadence aujourd'hui ?*

P. d. V. : Quand j'ai décidé de faire un show sur la décadence, j'ai vraiment pris beaucoup de temps pour lire là-dessus. C'est un thème sur lequel beaucoup de gens ont parlé et écrit. Finalement, je me suis rendue compte que la décadence dont j'avais envie de parler, c'était celle de la stagnation, où les gens s'arrêtent de bouger. C'est la pire décadence. Tu sais, les gens qui se mettent dans un état de somnolence, qui ont perdu la curiosité face à la vie. Ils veulent surtout garder leur confort et ne pas être dérangés. Il y a des gens qui regardent la télé vingt heures par jour. J'exagère peut-être... C'est pour cette raison qu'on a eu l'idée d'une famille qui était dans un état de décadence. Elle s'enivre avec cette espèce de « frappé » aux coquelicots qui est supposé ramollir les sens, pour qu'ils ne se sentent pas trop. C'est de cette déchéance-là dont je voulais parler.

J. B. : *Dans* Perdus dans les coquelicots, *on entre dans la salle et le spectacle est déjà commencé; les comédiens semblent « exposés ». Il y a deux grandes toiles de chaque côté de la scène, les meubles sont démarqués et très beaux. Penses-tu qu'on peut regarder un spectacle comme on regarde une exposition ?*

P. d. V. : Je ne m'attends pas à ce que les gens regardent mes spectacles aussi minutieusement mais s'ils le font, c'est génial. J'adore regarder les comédiens sur scène, ils me fascinent. Dans *Perdus dans les coquelicots*, souvent il y avait une scène qui se jouait et juxtaposée à cette scène-là, il y en avait une autre, muette, dans un coin. Comme si je voulais donner l'occasion aux spectateurs d'examiner quelqu'un en secret, comme je le fais pendant toute la période de répétition. Je suis assise devant les

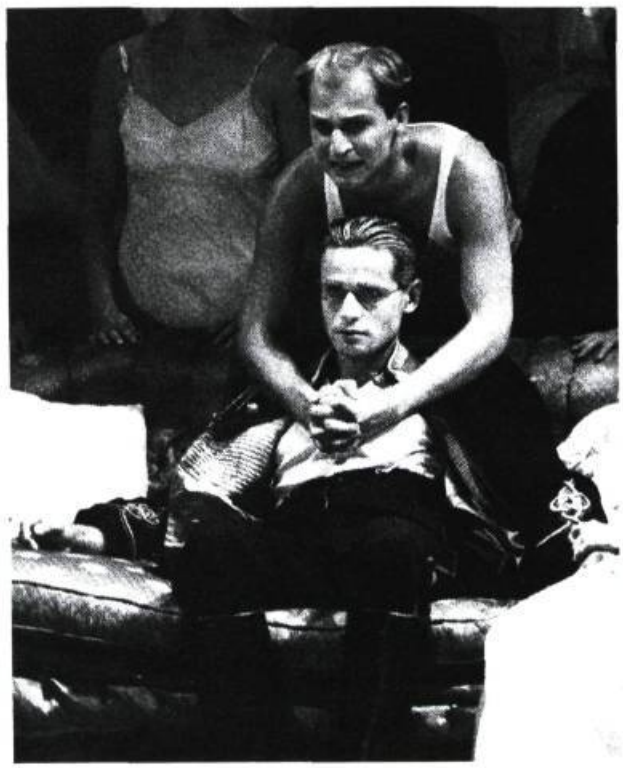

PHOTO : LOUIS TAILLEFER

Perdus dans les coquelicots de *Pigeons International*. Comédiens : Marcel Pomerlo, Patrice Coquereau.

comédiens et je les regarde, je les examine... J'aime l'idée que le spectateur puisse se sentir un peu comme ça, quand il regarde mes spectacles.

J. B. : *Que veux-tu qu'on retienne le plus en sortant de tes spectacles ?*

P. d. V. : Je souhaite que les gens se sentent « high ». J'aime les spectacles où on sent qu'il y a eu une dépense. Quand je vois un spectacle de danse, je vois que les danseurs se font aller, qu'ils essaient d'aller plus haut, ce qui me met très « high » parce que je me dis que c'est comme si ça nous confrontait au potentiel humain. C'est génial de savoir qu'on peut faire ça, que le corps humain peut faire telle chose, qu'un esprit humain a pu avoir une si belle pensée. J'espère que les gens sortent de mes spectacles en se sentant un peu plus haut, que leur énergie soit plus forte que quand ils sont entrés. Si je pouvais l'inculquer aux spectateurs, ce serait l'idéal *(rires)*...

Pigeons voyageurs

J. B. : *Vas-tu voir des expositions ?*

P. d. V. : Je n'en vois pas beaucoup, c'est dommage parce que j'adore en voir. Le seul temps où je m'y adonne, c'est en voyage. Là, je vais dans les musées; je prends le temps d'entrer dans les galeries pour regarder. Mais, à Montréal, je ne prends pas le temps. Je ne sais pas pourquoi. Je pense que je ne suis pas au fait du circuit, comme je le suis en danse ou en théâtre. Si je voulais voir des galeries, il faudrait que je prenne les pages jaunes, à l'aveuglette je le ferais.

J. B. : *Je sais qu'en ce moment tu prépares une tournée en Europe ?*

P. d. V. : L'année dernière, nous avons présenté *Perdus dans les coquelicots* à Florence, en Italie. Ça s'est tellement bien passé qu'ils nous ont réinvités cette année. On échangera avec la compagnie du festival là-bas. Je dirigerai les comédiens italiens et les comédiens de *Pigeons* le seront par la directrice de la compagnie italienne. À la fin de ces deux spectacles, nous présenterons *Du sang sur le cou du chat*. Ensuite, nous répéterons *Les coquelicots* pour un festival de théâtre à Bordeaux, en France, que nous reprendrons à Montréal, en novembre. Ensuite, nous préparerons notre prochaine production prévue pour mars 94. On n'arrête pas...

J. B. : *Comment envisages-tu l'avenir de* Pigeons International *?*

P. d. V. : J'espère qu'un jour le gouvernement acceptera l'existence des troupes de théâtre au Québec, dont les comédiens iront travailler tous les matins. Qu'on ait plus de douze semaines pour créer un spectacle, parce qu'il y en a qui prennent plus de temps à créer, si on veut qu'ils soient étoffés, raffinés à tous les niveaux. L'horreur, maintenant, c'est de faire des spectacles avec dix comédiens, parce que pour survivre économiquement, il faut qu'ils aient quatre autres jobs. Si t'essaies de faire un horaire pour répéter avec tout le monde, c'est vraiment l'enfer. Il faut travailler à des heures absolument débiles. Alors j'espère et je prie pour qu'un jour j'aie les moyens de dire : « Bon voilà, vous travaillez pour *Pigeons* cette année. »

J. B. : *Et votre prochain spectacle ?*

P. d. V. : Notre prochain spectacle est construit à partir d'un texte de Sam Sheppard : *Savage love*. C'est une série de poèmes sur l'amour, il n'y a pas de personnages, ni de structure dramatique. C'est très beau, très simple, alors on fera quelque chose avec ça *(rires)*...

PROPOS RECUEILLIS PAR JACQUES BÉLANGER

NOTE

* *Pigeons International*, c'est principalement : Paula de Vasconcelos, Paul-Antoine Taillefer, Leni Parker et Patrice Coquereau. Ils ont déjà présenté : *Du sang sur le cou du chat*, *Le Cri*, *Le Réverbère* et *Perdus dans les coquelicots*.